

Il faut que je vire toute cette mélasse de ma tête. Mais je ne peux pas l'écrire sur mon blog *Ré, mon enfoirée*, parce que c'est une histoire qui ne doit pas se balancer sur la toile. Alors je t'ai acheté, cher carnet à spirales à la con, avec des marges, pour pouvoir y faire déborder tout ce qui est relou. Il ne me reste que ça, te remplir de ce trop-plein car même mon violon et Sibelius refusent de me purger. Je vais où ? Si la musique ne peut plus rien pour moi ?

Forcément, puisque le film se passe à l'île de Ré, je suis allée le voir à la Maline.

Parce que L. je l'avais dans la peau ce vieux, un truc de ouf, il me faisait oublier que je suis cernée par les eaux ici, avec toute sa folie et ses milliers de textes qu'il récite par cœur en s'excitant. Vraiment dans la peau oui, comme s'il m'avait fourré toute sa belle langue dans le corps. Il m'avait emberlificotée comme ça. Attention, pas comme une fan, non ! Je n'allais pas me précipiter pour le voir partout ou pour qu'il me voie, je n'avais pas son poster au-dessus de mon lit, non, quelle horreur, c'est trop pourrave ça. Je le guettais juste en me planquant quand il venait dans sa maison sur l'île.

Je ne l'admira pas connement, il me scotchait juste parce qu'il est barge à faire son numéro partout à la télé ou à la radio et qu'il nique les gens avec son bagou et ce sourire pas possible. J'aime bien les gens qui s'amuse de ceux qui leur lèchent le cul. Parce que je suis sûre qu'il se marre de tout ça, le L. Ou parfois qu'il en pleure, va savoir !

Il aurait dû être prof, pas acteur. J'aurais bien aimé avoir un prof de français stylé comme lui, je me serais bien régalée au moins au lieu de me faire chier avec Bontemps. Tu parles d'un nom, toi ! Bontemps, quand on s'applique à barber ses élèves avec des explications de texte à mourir d'ennui ou à la mords moi le nœud. Je me demande d'ailleurs, pour L., si ce ne serait pas un devoir de faire prof. C'est un peu crevard de pas filer aux gosses tout ce qu'il sait de joli alors qu'il le fait avec ce look insolent et cette musique dans la voix pour un tas de tunes au cinoche. Mais il s'en fout des gosses L, je crois. En fait, j'en sais rien, mais j'ai le droit de le croire, et même de mentir. Merde ! Ce que je l'avais dans la peau quand même...

J'aurais jamais dû aller voir ce film, putain non !

L., il fait l'acteur parce qu'il s'emmerde dans la vie, comme moi, sauf que je ne serai jamais actrice. Lui, il fait son cirque, il parle avec les mots des autres, il doit se dire que ça sert à rien finalement de se casser à inventer ses propres phrases, il cite à tour de bras, je suis sûre qu'il pourrait passer des heures à parler en mode repeat, il sélectionne dans les cases de son cerveau les tirades qui collent au sujet et il les balance en se regardant les ongles ou en se les triturant,

avec un petit air insolent à désespérer les profs. Moi, si je prends en classe cet air lorsque j'explique un texte, à coup sûr je me chope deux heures de colle. Mais à la télé ou au théâtre ça plaît. Et ça me plaît moi, ça fait un peu névrosé, je me dis que derrière tout ça, il doit y avoir un abîme, comme celui que je vois en regardant l'océan.

Comment ça me kiffait d'aller le voir à la Maline ! Surtout parce qu'il répétait le *Misanthrope*. Moi non plus je n'aime pas les gens, j'y arrive pas. C'est une pièce qu'on avait étudiée en classe, je connaissais pas mal de répliques, je l'imitais pendant le trajet du bus qui m'emportait sur le continent, au lycée. Déclamer ma belle haine dans ma tête en souriant à mon reflet sur la fenêtre du car, à cheval sur le pont, me donnait du cœur au ventre pour aller au bahut. Le français est ma matière préférée, parce qu'avec les mots et des idées tu peux te tirer dans ta tête de là où tu t'emmerdes, t'es plus libre quand tu sais dire et penser. Les beaux textes, ça te fabrique des vies.

Je l'ai vu un jour sur le Martray. C'est un truc de snob d'aimer les îles. Les bourges y débarquent au mois d'août comme sur la Côte d'Azur, avec tout leur tralala ils font mine d'être pauvres en se prenant pour des robinsons sauvages parce que l'océan les entoure à cinq minutes du continent. Tu parles d'un trip... avec les bagnoles à la queue leu leu !

Ils achètent des vélos rouillés pour faire local... forcément, le sel... ils ne se rasent plus et épient les autres pipoles en avalant des huîtres rachitiques et du rosé du père Fouras ou de la Coop viticole du Bois. Planqués dans leurs villas. Ou vautrés sur la plage ou

dans leur piscine, à poil parfois, avec leur bite et leur gras-double à l'air en se disant que vraiment, les Rhétais sont bien des ploucs du trou du cul du monde.

C'est ça Ré, remarque bien en hiver, c'est le trou de balle du monde, on y passe pas par hasard, il faut casquer pour prendre le pont en plus.

Mais le délire des friqués, c'est d'être seuls sur Ré, avoir une plage privée, personne autour, pas de bruit. Paraît qu'il y en a qui veulent qu'on disperse leurs cendres sur la plage. Ça me débecte d'imaginer poser mes fesses sur des restes de macchabées du show-biz.

L., il n'aime pas la plage, il le répète souvent. Ça va bien avec son côté « je prends tout avec des pincettes ». Sauf les mots qu'il benne à la louche.

Il vient souvent l'hiver, pour pouvoir se faire chier un peu plus, histoire de se mettre la déprime bien profond. Il marche dans le vent, ça le fait bander parce que c'est jouissif quand même de déprimer un peu plus à être là tout seul, à arpenter l'éstran en mesurant le vide, à s'offrir un bad-trip alors qu'il est une VIP très cultivée pleine de tunes. Peut-être pas vraiment bander, ou alors juste dans la tête remarque, parce qu'il s'est vanté un jour d'avoir la bonace dans le kangourou. C'est le seul homme qui puisse dire cela avec panache. Il ne viendrait à personne l'idée de le traiter de bande-mou après ça.

Bon en même temps il dit aussi que c'est un queutard, je l'ai entendu le dire à Stéphane Berne. Il faisait encore son numéro de bouffon en parlant d'une ligne de métro qu'il connaît bien et de femmes qui se caressent avec un gode, il a amusé la galerie le petit branleur, ils s'esclaffaient autour, normal dès qu'on parle cul, ils se prennent tous pour le Che, ces clowns.

Je me suis demandé si c'est pour faire jeune qu'il parle souvent comme en banlieue dans ses interviews mais je ne crois pas. C'est pour la musique de cette langue, il se branle avec l'argot des jeunes comme avec le français classique. Je crois qu'il est comme un môme qui se la tripote.

Et puis, il peut toujours faire croire que ça ne frétille plus dans son slip, c'est pas vrai, moi je peux te le dire. C'est juste qu'il s'emmerde à plaire si facilement, alors il vient sur l'île faire sa retraite de bileux pour fuir le désastre du monde.

Moi, je la déteste mon île. Mon île morne plate et tranquille comme ma vie. (J'ai le droit moi aussi de parler comme lui avec les mots de Flaubert ou de Molière et ça va déchirer au bac français). Du mois de novembre au mois d'avril, c'est la loose. Il n'y a plus un rat, plus de vie, plus de boutiques ouvertes, plus de bars, plus rien, tout est humide, trempé, l'île largue ses amarres avec la civilisation. Plus rien que le sable, même plus de patates, mais les marées hautes et basses qui se poursuivent, les coefficients, le vent, la flotte, les bernaches. C'est beau cinq minutes.

Il ne se passe rien, tu divagues le nez au vent en regardant les mouettes et les rochers et le sable. Et puis le sable, les rochers et les mouettes. Et les mouettes et les rochers et le sable. Seize ans de mouettes et de rochers et de sable. Quelques treize mille marées et la moitié de basses qui ont emporté tes pensées, il t'en reste rien. La solitude fout les jetons à une âme de seize ans. Encerclée d'eau, la Laure, le cerveau aspiré par le ressac, elle attend. On pourrait me peindre dans cette pause sans fin.

Et puis en été, le vol de criquets en tongs s'abat sur le mirage et salope l'oasis. Je suis blindée, je me cadenasse comme une huître de pleine mer et me renferme derrière les volets de ma chambre avec mes livres et ma musique.

Je joue du violon et j'écoute du métal. Quand j'ai su que L. tournait un film ici, j'en ai bavé, j'avais le cœur qui cognait à l'idée de le savoir jouer sur l'île, ma peau s'est tendue sur cette chose-là, avec lui en dessous. Ça me picotait pour de vrai, j'ai fait de l'eczéma sur les bras.

Mais je n'ai pas suivi le tournage avec ses deux mois de bordel, ses Rhétails excités et les graillous des équipes de tournage. Et pas question que je postule pour les figurants ou des petits rôles. Ça aurait cassé la magie. Quand tu sais qu'ils font de la pluie avec les lances à incendie des pompiers, tu penses à quoi quand tu vois qu'il flotte sur l'écran ? Si tu assistes aux dix prises d'une scène qui devrait t'estourbir tellement que c'est beau, ça fait foirer l'effet. Un acteur, ça doit t'inventer des vies, te faire voyager, il se donne à toi le mec en une seule fois. Je voulais pas le voir jouer à faire semblant et me resservir du réchauffé sur l'écran, car le ciné c'est pas comme au théâtre, ce n'est jamais que du réchauffé bien confortable.

Alors j'ai sagement attendu que le film soit donné à la Maline.